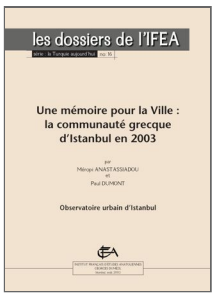

Paul Dumont et Méropi Anastassiadou

Une mémoire pour la Ville
La communauté grecque d'Istanbul en 2003

Institut français d'études anatoliennes

5. Du sang neuf pour la minorité ? Les arabophones du sud-est anatolien

DOI : 10.4000/books.ifeagd.669
Éditeur : Institut français d'études anatoliennes
Lieu d'édition : Istanbul
Année d'édition : 2003
Date de mise en ligne : 4 novembre 2014
Collection : La Turquie aujourd'hui
EAN électronique : 9782362450303

OpenEdition Books
http://books.openedition.org

Édition imprimée
Date de publication : 1 août 2003

Référence électronique
DUMONT, Paul ; ANASTASSIADOU, Méropi. *5. Du sang neuf pour la minorité ? Les arabophones du sud-est anatolien* In : *Une mémoire pour la Ville : La communauté grecque d'Istanbul en 2003* [en ligne]. Istanbul : Institut français d'études anatoliennes, 2003 (généré le 09 juin 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/ifeagd/669>. ISBN : 9782362450303. DOI : https://doi.org/10.4000/books.ifeagd.669.

Ce document a été généré automatiquement le 9 juin 2023.

5. Du sang neuf pour la minorité ? Les arabophones du sud-est anatolien

1 Parce qu'ils observent le rite byzantin dans leurs cérémonies religieuses, ces chrétiens d'origine et de culture arabes sont rangés parmi les *Rum ortodoks*, inscription qui est portée sur leur carte d'identité. Du point de vue ecclésiastique, ils dépendent du Patriarcat d'Antioche dont le siège se trouve à Damas. À l'époque ottomane, répartis à travers le sud-est anatolien et les terres arabes du sultan —Syrie, Palestine, Liban—, ils entretenaient avec leur hiérarchie spirituelle des rapports suivis qu'aucune frontière nationale ne venait entraver. La dislocation de l'Empire ottoman et la création sur ses cendres de plusieurs États nationaux a considérablement compliqué les choses, surtout après l'attribution du *sandjak* d'Alexandrette à la Turquie en 1939.

2 À partir de cette date, les chrétiens arabophones du Hatay (*sandjak* d'Alexandrette), mais aussi ceux de Mersin et d'Adana (Cilicie) sont séparés de leur patriarche par une frontière difficile à franchir. La tension chronique entre Damas et Ankara —surtout après l'accession des États arabes à l'indépendance— ne facilite pas la communication entre les fidèles installés en territoire turc et le pouvoir ecclésiastique sis, lui, en Syrie. Les visites du patriarche d'Antioche dans ces provinces frontalières de la Turquie sont rarissimes et ses ouailles jouissent *de facto* d'une grande autonomie.

3 Dans une conjoncture marquée par le rapide rétrécissement des minorités non-musulmanes, les chrétiens arabophones du sud-est turc, menacés dans leur identité, n'ont pas tardé à ressentir l'absence d'un leadership spirituel digne de ce nom. Le vide va être en partie comblé vers le milieu des années 1990 par le Patriarcat œcuménique de Constantinople suite à un accord conclu avec l'autorité ecclésiastique de Damas. Désormais, c'est au Phanar que revient la tutelle de ces populations. Un émissaire de celui-ci, originaire lui-même du Hatay, s'y rend régulièrement afin de renforcer les liens avec les chrétiens du cru.

4 Reste à dire que ces derniers sont de plus en plus nombreux à quitter leurs terroirs d'origine et à se joindre au mouvement général de l'exode rural. Comme dans les cas

des autres populations migrantes, ces départs, dont les premiers remontent à un bon quart de siècle, sont liés essentiellement à des motifs économiques.

5 Pour une bonne partie, ces chrétiens se sont dirigés vers l'Europe occidentale et notamment vers l'Allemagne. À Cologne, Stuttgart, Francfort où ils s'installent, ils n'ont ni églises, ni clergé. De temps en temps, lorsque l'unique prêtre orthodoxe arabophone d'Allemagne est disponible, ils louent une église protestante pour quelques heures et y organisent une messe. En 1998, dans une petite ville près de Francfort, une communauté d'environ soixante-dix familles projetait la construction d'une église orthodoxe.

6 Tout aussi nombreux, ceux qui émigrent vers Istanbul sont de condition modeste. À leur arrivée dans la grande métropole de l'ouest, ils intègrent tout naturellement la communauté grecque orthodoxe et resserrent ainsi leurs liens avec le Patriarcat. Dans la pratique, ce processus se traduit par l'abandon de l'arabe et l'acceptation du grec en tant que langue liturgique.

7 On pourrait penser que ce changement, pour une population tellement attachée à ses traditions religieuses, représente un choc sérieux. Mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Les arabophones acceptent de se « gréciser » sans états d'âme. Bon nombre d'entre eux envoient leurs enfants dans les écoles minoritaires en indiquant ainsi qu'ils souhaitent tisser des relations durables avec la culture et le monde grecs. Cette volonté de « grécisation » s'inscrit dans la logique confessionnelle et communautariste dont la Turquie a hérité de l'Empire ottoman. Elle répond au besoin de se situer dans une communauté structurée, cadre propice à l'affirmation de l'individualité minoritaire. Ce choix —loin d'être toujours conscient— semble aussi guidé par des intérêts économiques.

8 De fait, la plupart de ces Arabes orthodoxes qui recherchent un rapprochement avec la communauté grecque sont d'origine sociale très modeste. Étant dans le besoin, ils bénéficient du soutien du Patriarcat de Constantinople qui les recrute pour travailler au sein des structures religieuses et communautaires. Aujourd'hui, la plupart des sacristains des quelque 90 églises orthodoxes d'Istanbul sont Arabes. Ceux-ci assistent les prêtres lors des cérémonies religieuses. Ils sont également chargés de l'entretien et de la garde des lieux. Le plus souvent, ils sont logés, avec leurs familles, dans l'enceinte des églises.

9 Vivant chichement des maigres ressources qui leur sont attribuées par l'Église, ces sacristains représentent probablement l'élément le plus pauvre de l'émigration arabophone. À l'autre extrémité de l'échelle sociale, nous trouvons les commerçants du grand bazar, spécialisés dans la bijouterie et l'orfèvrerie, ainsi qu'une poignée d'individus exerçant des professions libérales (notamment des médecins). Peu nombreuses, les familles aisées ne semblent pas témoigner de l'intérêt pour l'apprentissage du grec. Leurs liens avec la communauté restent cantonnés dans le champ du religieux. Elles fréquentent les églises, assistent aux messes patriarcales, mais sont quasiment toujours absentes des manifestations organisées par les associations culturelles.

Témoignage d'un chrétien d'Antioche, sacristain d'une église grecque orthodoxe à Istanbul

Nous sommes arrivés en avril 1998. Je ne suis retourné à Antakya qu'une seule fois depuis. C'est loin, le bus met seize à dix-huit heures. Et c'est cher.

Dans notre village, nous n'avions pas de prêtre. Dans le village d'en face, il y a moins de monde, mais ils ont plusieurs prêtres, trois ou quatre. Le père Dimitri ne voulait pas en former d'autres. Maintenant qu'il est mort, il n'a pas de successeur. Un jeune est en train de se former à Alep, en Syrie. Mais quand sera-til prêt ? Ce jeune homme sur lequel comptent les fidèles au village était musulman. Il n'a personne au monde, c'est pour cela que sa conversion est tolérée. Chez nous, il y a beaucoup de musulmans et surtout des alévis.
Une femme allemande a acheté une maison à Antakya, puis une autre. Maintenant ses maisons sont ouvertes à tous les nécessiteux qui frappent à la porte.
Le *Patrik* [patriarche d'Antioche] est venu chez nous deux ou trois fois depuis que je suis né. Mais nous n'avons pas de *despot* (prêtre en charge d'une circonscription ecclésiastique). Lorsque le jeune homme qui est en train de se former sera prêt, le *despot* viendra pour l'installer. Dans toute la région, il y a environ quinze églises chrétiennes.
Propos recueillis le 3 juillet 2001.

Tableau 5 : Les élèves arabophones des écoles grecques d'Istanbul

	De 6 à 11 ans			De 12 à 15 ans			De 16 à 18 ans		
Année	Total primaire (6 classes)	Arabophones primaire (6 classes)	Arabophones primaire (6 classes) %	Total collège (3 classes)	Arabophones collège (3 classes)	Arabophones collège (3 classes) %	Total lycée (3 classes)	Arabophones Lycée (3 classes)	Arabophones lycée (3 classes) %
2001-02	125	57	45,6 %	54	21	38,88 %	80	14	17,50 %
2002-03	121	58	47,93 %	55	19	34,54 %	71	17	23,94 %

10 Les statistiques scolaires du tableau 5 sont les seules données chiffrées dont nous disposons actuellement sur ces nouveaux venus.

11 En 2001-2002, les élèves arabophones représentaient 35,52 % (92 sur 259) de l'ensemble de la population scolaire « grecque ». En 2002-2003, ce pourcentage a atteint 38,05 % (94 enfants sur 247). Il est à noter que ces chiffres ne comprennent pas les inscriptions dans les écoles maternelles, au sein desquelles on comptait, en 20012002, 10 arabophones sur un total de 17 enfants. La part qui revient à ces non-grécophones est suffisamment importante pour affecter le rythme scolaire, puisque l'apprentissage préalable du grec est indispensable pour suivre les matières enseignées en cette langue.

12 Cependant, le temps de la surprise est révolu : l'idée que ces arabophones font désormais partie de la minorité a fait son chemin. Actuellement, l'heure est à la recherche de solutions pour améliorer les choses. C'est ainsi notamment qu'est envisagée l'ouverture de classes de maternelle uniquement composées d'arabophones avec des instituteurs spécialisés dans l'enseignement du grec langue étrangère. Les promoteurs de ce projet font remarquer, à l'appui de leur proposition, que les classes préparatoires constituent un moyen classique pour faire face à ce genre de situation : plusieurs écoles étrangères d'Istanbul appliquent la même méthode avec succès.

13 L'intégration des Arabes orthodoxes au sein de la communauté grecque ne se réduit pas à la question linguistique. Elle présente aussi un volet social. La plupart de ces chrétiens venus d'ailleurs sont d'origine rurale. Il ne s'agit pas de leur apprendre seulement le grec ou de les initier aux valeurs culturelles de l'hellénisme, il faut aussi les aider à se familiariser avec les modes de vie urbains. Par leur provenance et leurs traits socio-économiques, ces migrants occupent dans la communauté une place semblable à celle des *Rum ortodoks* qui, dans les années 1950 et 1960, désertaient Imvros et Tenedos (Bozcaada et Gökçeada) pour chercher du travail en ville. Pour l'heure, les Grecs d'Istanbul ont encore du mal à considérer les arabophones comme faisant véritablement partie de leur communauté. Langue, situation sociale, mémoire collective… Autant de barrières qui paraissent à certains difficilement franchissables.

14 Sur le plan démographique, la présence de ces chrétiens de langue et de culture arabes à Istanbul est impossible, nous dit-on, à chiffrer. L'émissaire du Patriarcat chargé du suivi des provinces concernées évalue à environ 15 000 les orthodoxes du Hatay et de la région d'Adana/ Mersin. À Antioche même, les chrétiens ont l'air, en revanche, de savoir très bien combien ils sont. Dans une brochure que l'on trouve à l'entrée de l'église catholique, on lit qu'il existe au total dans cette ville 250 familles de rite grec orthodoxe auxquelles s'associent pour les grandes fêtes, dans un esprit d'œcuménisme, les 35 paroissiens catholiques.